

EXTRAIT

Personnages

Kurt Gerstein, *Obersturmführer* dans la *Waffen S.S.*, chef du bureau de technique médicale à l’Institut d’hygiène de la *S.S.* à Berlin.

Ludwig Gerstein, son père, juge de paix.

Horst Dickten, son ami et subordonné à l’Institut d’hygiène.

Le juge d’instruction français, à Paris.

La scène est divisée en trois espaces. En fond de scène : d'un côté, la cellule de Kurt, à la prison militaire du Cherche-Midi, à Paris (nuit du 24 au 25 juillet 1945) ; de l'autre, le bureau du juge d'Instruction (journée du 19 juillet 1945). En avant-scène : le lieu des souvenirs d'avant l'Instruction, où évoluent les deux autres personnages. Kurt se promène dans le temps en changeant d'espace.

Scène première.

Dans sa cellule, Kurt écrit, ou élabore mentalement la lettre qu'il projette d'écrire.

Kurt. — Monsieur le juge... Monsieur le juge, vous m'avez inculpé d'assassinat. Vous ne m'avez pas cru. Vous m'avez écouté, consciencieusement, pendant une journée entière. Le récit que je vous ai fait, je l'avais déjà fait des dizaines, peut-être des centaines de fois avant de vous rencontrer. Il a dû vous paraître trop bien rôdé ; et surtout, trop invraisemblable. Comment pourrais-je vous en vouloir ? Vous êtes, à juste titre, effrayé, dégoûté par toutes les horreurs qu'a perpétrées le régime nazi pendant douze ans. Je sais que vous me faites crédit de n'avoir été qu'un exécutant. Mais vous ne pouvez pas éviter de voir en moi un complice qui cherche par tous les moyens à sauver sa peau.

Pourquoi, dès lors, vous écrire, alors que mon destin est scellé ? Sauver ma peau ne m'intéresse pas. Vous convaincre ? Oui, j'aimerais vous convaincre, d'homme à homme, parce que vous m'avez laissé le temps de m'expliquer. J'aimerais vous convaincre que je ne suis pas un salaud. Mais l'essentiel n'est pas là. Je vous demande, je vous supplie, de garder ma lettre pour plus tard, quand les passions se seront un peu apaisées. J'aimerais que, plus tard, on puisse la lire comme un témoignage des contradictions insolubles sur lesquelles se sont déchirés, comme sur des barbelés, certains Allemands durant cette maudite période...

Je doute que vous puissiez comprendre, Monsieur le juge, dans quel terreau a grandi un jeune homme qui avait quatorze ans quand a été signé le traité de Versailles.

J'avais perdu un frère. La défaite nous saignait financièrement, et nous humiliait. Ma famille, comme tant d'autres, a été expulsée de Sarrebrück par les Français. Nous étions devenus pauvres. L'atmosphère à la maison était devenue pesante. Mon père était juge de paix. Protestant. C'est tout dire. L'ordre, la discipline... Déjà avant la guerre, ce n'était pas joyeux. Mais pas déprimant. Simplement... grave. La mort de mon frère, l'humiliation de la défaite, le déménagement forcé, ont transformé en boulet ce défaut de légèreté. J'ai mûri dans le silence du deuil éternel et de l'honneur blessé.

Mon goût de vivre ne pouvait que m'amener à refuser cette oppression molle et glacée. J'étais seul, au sein d'une famille nombreuse où je faisais figure de brebis égarée. La révolte ouverte était impossible : mon père ne l'aurait pas tolérée. Alors, je décevais systématiquement les espoirs qu'il plaçait en moi. Je ne travaillais pas à l'école. J'étais fier de ramener de mauvaises notes à la maison, de provoquer mes professeurs.

Plus tard, devenu étudiant, ce penchant à la provocation m'a entraîné à des choix politiques irréfléchis, qui n'ont pas duré. Le nationalisme était plus qu'à la mode : il était la substance même de la pensée de toute une génération, voire de tout un peuple. Il pulsait dans nos cœurs, coulait dans nos veines. Pourtant, mes préoccupations religieuses ont vite pris le pas sur mes engagements politiques. De ce point de vue, je ne dérogeais pas à l'ordre paternel. C'est sur ces bases multiples, et parfois contradictoires, que j'ai traversé l'effroyable crise économique qui a dévasté mon pays. Une crise en grande partie imputable aux Alliés qui l'occupent aujourd'hui ; et à

cette république de l'entre-deux-guerres, si bourgeoise, si capitaliste, si vénale, qui s'était faite complice de leur course aux profits.

Car vous n'avez pas idée, vous qui êtes français, de l'ampleur des ravages que la crise anglaise et américaine a provoqués dans cette Allemagne déjà saignée par la perte d'une partie de son industrie, et le paiement de ses iniques dommages de guerre. Vous avez souligné, en fronçant les sourcils, que je me suis inscrit au parti national-socialiste dès le printemps 1933. C'est qu'à l'époque, il représentait un formidable espoir, pour tous ceux qu'avait déçus une république à la solde des intérêts financiers...

Il passe dans le bureau du juge.